

Les jardins

Part importante du travail d'autrefois, presque toujours de la responsabilité de l'épouse, le mari ne s'occupant guère de cette production de légumineuses en même temps que de fleurs, car l'un ne va jamais sans l'autre.

On découvrira ci-dessous ce qu'il en était de notre maison. Le jardin était immense, on passait des jours et des jours à le retourner. Et puis plus tard, à y aider à cueillir les petits fruits, rude corvée pour des petits gars qui n'ont guère de patience, alors que cette opération, au contraire, en requiert un maximum.

On parlera des jardins de la Sagne, lieu délimité en son temps par des barrières pour empêcher le bétail de passer, et où pratiquement tous les gens du haut-du-Village possédaient une parcelle.

Les hirondelles avaient retrouvé leurs nids depuis longtemps. Il était plus que l'heure de faire le jardin. Certains de par le village avaient même déjà fini. Le jardin entourait alors la maison de trois côtés, au sud-ouest, au vent et au nord. Une allée de mauvais petits cailloux courait le long des façades, et deux plates-bandes s'étalaient du côté de la route, à l'ombre, l'une contre le mur, l'autre, ovale, près du portail d'entrée. Mais tout le reste était jardiné. Gazon ? Vous n'y pensez pas. A l'époque nous ne savions même pas ce que ce mot voulait dire.

Au levant, contre la barrière de ciment qui sépare notre espace de la route du Crêt-du-Puits, poussaient groseillers, raisinets et cassis. Et ce trop grand jardin, combien de jours fallait-il à mon père, à ma mère surtout, pour le retourner ? Des semaines ! Encore heureux qu'une petite part ait été réservée à la tante Noni, notre locataire du haut. C'était toujours ça de moins. Bien que cette tante, — ô la tante Noni, si rigide avec nous en dehors des périodes de vacances où nous montions la trouver parce que les cousins y venaient aussi — n'ait jamais été contente de nous. Car nous jouions sur sa parcelle hors saison et d'après elle nous la rendions dure à ne plus pouvoir y enfoncer une bêche. De telle manière qu'au printemps l'homme, qui jardinait pour elle, faisait de puissantes « charognées » et gueulait après ces maudits gamins que nous étions et qui lui rendaient son travail impossible. Ma tante y plantait surtout des pommes de terre.

De plus ce grand jardin n'avait jamais eu une bonne terre. Nous voyions les autres qui retournaient le leur sans peine, presque les mains dans les poches. Pour nous par contre c'était le bagne, de par

la surface à faire, et la dureté du sol. Y poussaient quard même de rudes beaux choux que ma mère vendait, bien pommelés, énormes, à Kaempf du Pont qui faisait le primeur et qui passait lesprendre au cours de ses tournées autour de la Vallée.

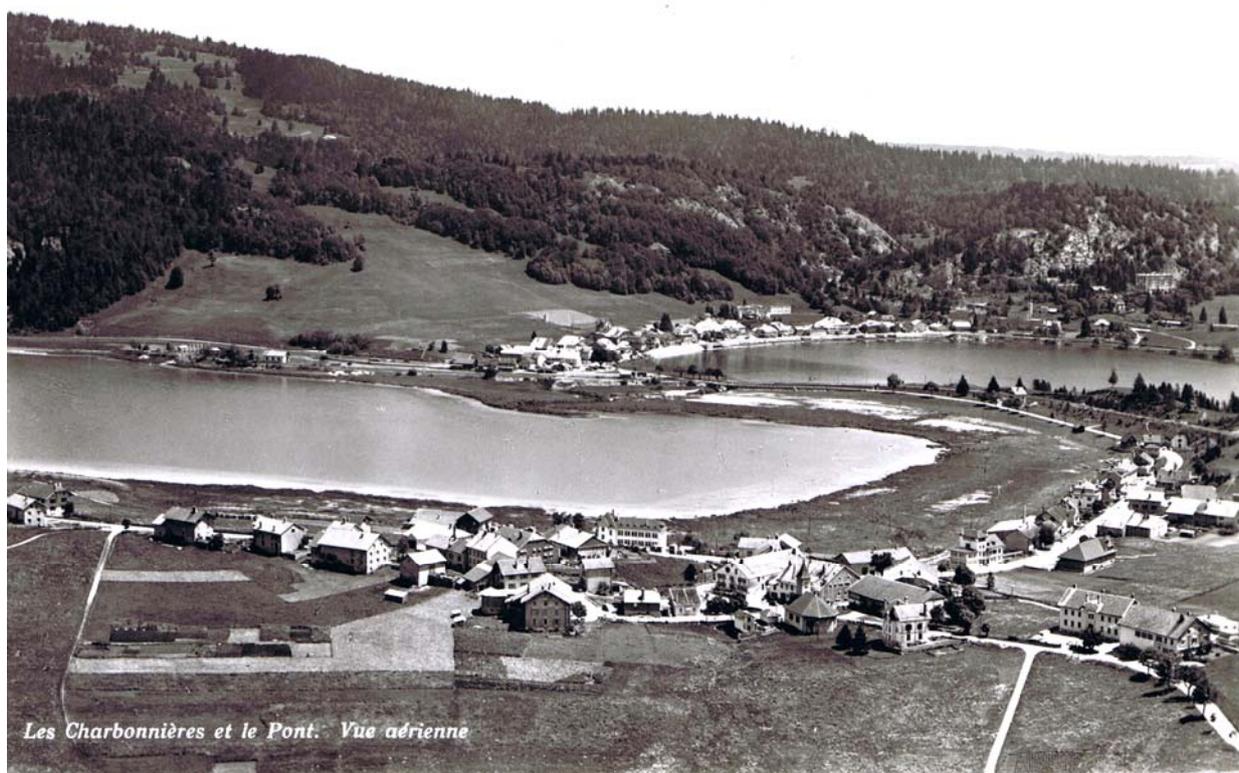
Ma mère aimait les pensées. Elle en plantait partout, dans tous les coins qui n'étaient pas réservés aux légumes. Feurs certes magnifiques, mais qui l'étaient devenues un peu moins le par cette profusion. Elles accompagnèrent toute mon enfance véctue autour de cette grande maison.

Les carreaux bientôt découpaient le jardin en espaces réguliers. On n'y semait rien de spécial, c'était tout ce que l'on peut trouver de nos jours. Le domaine du jardinage reste pareil, si ce n'est que les surfaces ont fondu comme neige au soleil et que les gazons ont grandi en conséquence, même chez nous. C'est dire que le temps et les modes font leur œuvre même chez les plus purs traditionnalistes. Je revois surtout dans ce jardin, outre les choux de ma mère, du persil, de la ciboulette, du rampon jusque très tard en automne, des oignons et des poireaux. Ces derniers, quel légume ! En sauce visqueuse, à la vaudoise, avec de la saucisse aux choux, j'e l'avais en horreur. Rien à faire. Je ne pouvais pas le descendre. Ça me répugnait. On ne regardait quand même pas à moi pour en planter des carreaux entiers !

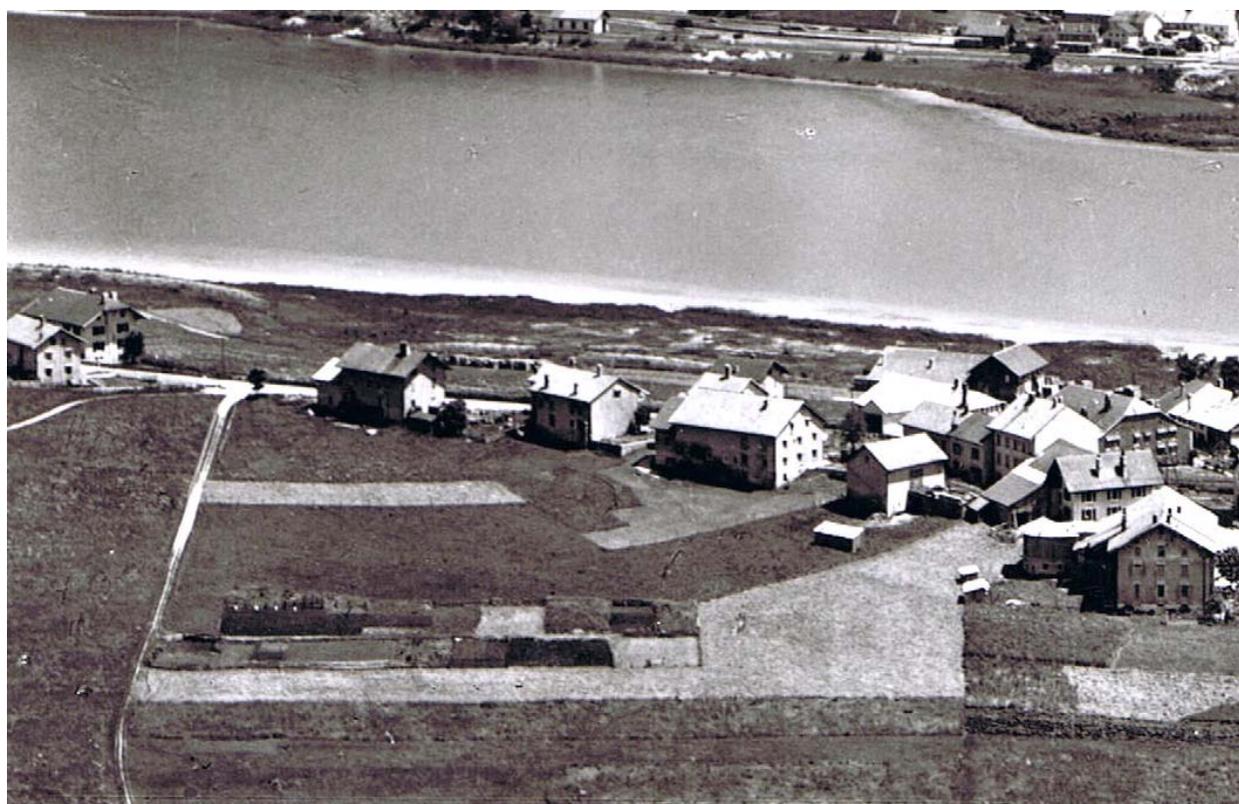
Le printemps, à la montagne, quand il se donne vraiment, ne dure pas. La végétation à peine réveillée, et vous voilà conduit tout de suite à l'été, Autour de la maison il n'y avait pas alors tous ces arbres qui vous font une ombre si dense qu'elle ne permet plus des jardinages normaux. Chez nous, on n'aime pas le soleil, ni être vu ! Croissaient dans les champs tout proches, là, juste derrière le treillis du jardin, des cardamines des prés et puis des tas d'autres fleurs dont je ne sais pas les noms, la nomenclature des plantes me demeurant pour l'essentiel mal connue. Puis poussaient les couiques, ces grandes couiques disait l'oncle Jean. Qui sont un très mauvais fourrage que le bétail trie et délaisse au fond des crèches.

* * *

Saveurs d'enfance, 1991.



A gauche, les jardins de la Sagne.



Nous sommes en 1952. Les parcelles sont encore nombreuses. 7 ans plus tard, suite au remaniement parcellaire, tout aura disparu.



Ces différentes parcelles ont été représentées de manière admirable par Cécile Cellier, peintre. Vers 1910.



Charbonnières vers 1980. Les jardins restent encore d'actualité, ici et là près des maisons.

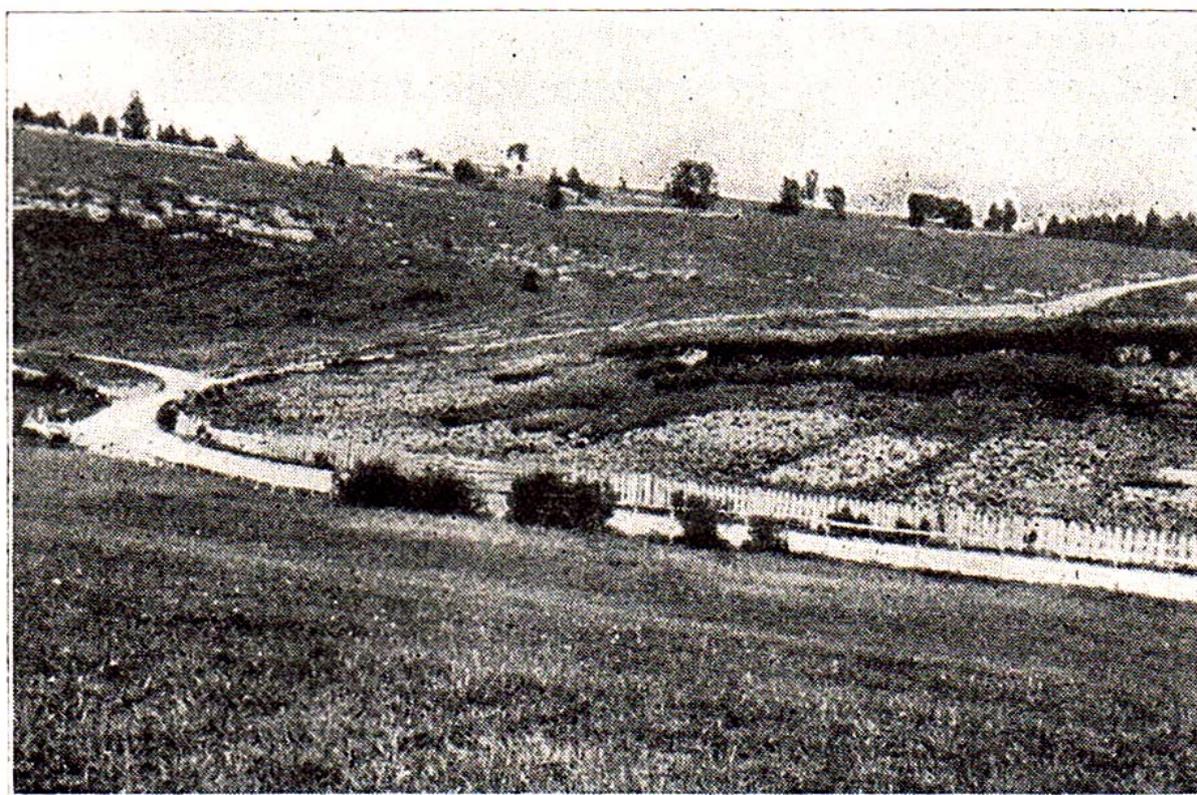


Mme Georgette Meyer, aux Charbonnières, aimait les fleurs et son jardin, que nous traversions alors par un petit cheminot pour gagner le fond du vallon de la Sagne, partie inférieure, à proximité même du Vieux Moulin. Combien de cents fois n'avons-nous pas passé ici lors de nos grandes courses à travers le village ? Ô temps bénis que ceux-là.

Ailleurs par la Vallée



Jardins en terrasse, à l'arrière des maisons de la rue principale du Lieu, en plein soleil levant, donc d'une situation tout à fait favorable pour faire pousser de beaux et bons légumes.



La butte du Vieux Moutier était toute entière dévolue aux jardins encore jusque dans les années septante. Elle a été entièrement massacrée depuis lors.

Le Séchey et la Dent de Vaulion



Les habitants du village du Séchey cultivaient des jardins non seulement à proximité même des maisons, mais aussi, comme on peut le voir ci-dessous, sur la côte située au-dessus de la route cantonale. Plus exposé et plus raide tu ne trouves pas !

Le Séchey. Vue générale

